

INTRODUCTION

LE GÉNOCIDE DES TUTSI DU RWANDA, 20 ANS APRÈS

L'année 2014 a été marquée par la vingtième commémoration du génocide contre les Tutsi, qui fit plus de 800 000 morts au Rwanda. Cette date fut l'occasion de se retourner sur ce qui a été et continue d'être dit, écrit, montré de cet événement et de ses suites, inévitablement perceptibles dans nos sociétés contemporaines. Tenter un état présent de la critique des savoirs et réflexions à son propos suppose de repérer et différencier les enjeux qu'il continue de soulever dans cet *après* qui problématise notre *présent* à divers titres. Ces enjeux, d'ordres à la fois cognitifs et intellectuels, judiciaires et politiques, culturels et artistiques, éducatifs aussi, se croisent et souvent se brouillent, nécessitant un travail de différenciation et d'échanges interdisciplinaires. Démêler ce qu'il en est du réel et de son incessante reconstruction dans les images et les discours – à la fois politiques, médiatiques, artistiques, universitaires – suppose d'articuler les champs du savoir et de réflexion qui se sont essayés à comprendre et penser ce qui s'est passé là, tout comme son héritage présent et ses implications éthiques et politiques.

Ce travail critique collectif nous semblait important à mener sur le mode transdisciplinaire et à l'échelle internationale pour plusieurs raisons. D'une part, sur cet événement, son histoire et sa mémoire pèsent encore des conflits politiques d'un poids très lourd. Le « conflit des interprétations » relève fréquemment du « différend » (Lyotard), produisant une guerre de discours et de mémoires, chacun mobilisant ses arguments, ses preuves et ses témoignages, fabriquant et brandissant au besoin des faux livrés en cours d'enquêtes ou de rapports, suscitant aussi des procès. Chaque effort d'élucidation critique ou scientifique se doit d'abord de se dégager de cette gangue que produisent à la fois le commentaire proliférant et la négation ou déréalisation de l'événement : la multiplication des discours et des images a donné lieu à un phénomène de normalisation, forme singulière d'effacement par saturation et chaos. Ce qui s'est joué dans les médias étant décisif, un travail de décryptage s'imposait, en vue de prendre acte des travaux déjà consacrés à ce sujet en particulier¹,

¹ Cf. Johanna Siméant, « Qu'a-t-on vu quand "on ne voyait rien" ? Sur quelques aspects de la couverture télévisuelle du génocide au Rwanda par TF1 et France 2, avril-juin 1994 », in M. Le Pape, J. Siméant et C. Vidal (éd.), *Crises extrêmes. Face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 2006, p. 37-56 ;

comme au sujet des acteurs et producteurs des discours de la négation².

Cette entreprise de clarification s'avérait d'autant plus nécessaire et difficile que l'après-génocide est aussi celui d'une guerre qui se poursuit dans la République démocratique du Congo, dont la violence, liée depuis longtemps au pillage du pays, a franchi de nouvelles étapes et donné lieu à de nouvelles tensions. La réflexion sur la mémoire du génocide ne saurait s'abstraire de cette actualité, qui rend d'autant plus utile une réflexion sur la distinction entre *guerre* et *génocide*, sachant que la négation de celui-ci est immédiatement passée par sa réduction à celle-là, ou par sa reduplication (la fameuse thèse du « double génocide »). La confusion des discours est parfois sensible chez les rescapés eux-mêmes, qui peuvent parler de guerre (*itambara*) plutôt que de génocide (*itsembabwoko* ou *itsembatsemba*). Sans céder à l'imaginaire de « l'expertise », la philosophie politique ne peut relayer l'historiographie qu'en en prenant pleinement acte, la philosophie éthique relative au crime contre l'humanité ne pouvant que se dissoudre sans la connaissance des faits, l'attention aux récits testimoniaux et historiques et le décryptage des discours et des images.

Ce poids des logiques, actes et discours politiques continue d'altérer ce qu'il est convenu d'appeler depuis une quinzaine d'années le « travail de la mémoire », qui a pris le relais du « devoir de mémoire ». Ce travail prend ici un aspect très singulier, à savoir celui d'un contraste frappant entre, d'une part, la relative rareté des travaux historiographiques consacrés au déroulement du génocide lui-même³, hormis les enquêtes qui se poursuivent sur l'implication française⁴, et d'autre part, la mul-

Sylvie Klinkemallie, *Rwanda, la presse en question*, Villeurbanne, Éditions Golias, 2007; Allan Thompson (éd.), *The Media and the Rwanda Genocide*, Londres, Pluto Press, 2007; Nathan Réra, *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique. Les médias, la photographie et le cinéma à l'épreuve du génocide des Tutsi (1994-2014)*, Dijon, Les presses du réel, coll. Œuvres en sociétés, 2014; François Robinet, *Silences et récits. Les médias français à l'épreuve des conflits africains (1994-2015)*, Bry-sur-Marne, INA Éditions, coll. Médias et Humanités, 2016.

² Hélène Dumas, « Banalisation, révision et négation : la "réécriture" de l'histoire du génocide des Tutsi », *Esprit*, « France-Rwanda, et maintenant ? », n° 364, Paris, mai 2010.

³ Citons ces quelques travaux : Jean-Pierre Chrétien, Jean-François Dupaquier, Marcel Kabanda *et al.*, *Rwanda, les médias du génocide*, Paris, Karthala, 1995; Gérard Prunier, *Rwanda : le génocide* [1995], trad. D. Luccioni, Paris, Éditions Dagorno, 1999; Alison Des Forges, Human Rights Watch et Fédération internationale des droits de l'homme (éd.), *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda*, Paris, Karthala, 1999; Jean-Paul Kimonyo, *Rwanda, un génocide populaire*, Paris, Karthala, 2008; André Guichaoua, *Rwanda, de la guerre au génocide. Les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994)*, Paris, La Découverte, coll. Cahiers libres, 2010.

⁴ Cf. Laure Coret et François-Xavier Verschave (éd.), *L'Horreur qui nous prend au visage. L'État français et le génocide au Rwanda. Rapport de la Commission d'enquête citoyenne*, Paris,

tiplication des récits médiatiques⁵, testimoniaux⁶ ou littéraires⁷, au sujet de cet événement et de son après, malgré un certain fléchissement par rapport à la décennie qui précède. Si les textes publiés sont moins nombreux au début des années 2010, c'est sans doute moins en termes d'épuisement que d'incubation ou de maturation qu'il faut l'interpréter. À cet égard, le contexte commémoratif de l'année 2014 a favorisé la publication d'une nouvelle série de travaux présentant les avancées de la recherche en histoire⁸ ou certains acquis nouveaux quant au rôle joué par la France⁹, tandis que quelques revues choisissaient de consacrer un dossier spécial à l'événement¹⁰ et que Jean Hatzfeld poursuivait le travail de création et de médiation entrepris au début des années 2000 avec sa trilogie rwandaise¹¹. À cette production écrite foisonnante, il faut aussi ajouter une somme de représentations visuelles touchant aussi bien au cinéma (documentaire et fiction)¹²

Karthala, 2005; Jacques Morel, *La France au cœur du génocide des Tutsi*, Paris, L'Esprit frappeur, 2010.

⁵ Par exemple, Philip Gourevitch, *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles. Chroniques rwandaises* [1998], Paris, Denoël, 1999; Monique Mas, *Paris Kigali 1990-1994 – Lunettes coloniales, politique du sabre et onction humanitaire pour un génocide en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 1999; Laure de Vulpian, *Rwanda, un génocide oublié ? Un procès pour mémoire*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2004; Thierry Cruvellier, *Le Tribunal des vaincus. Un Nuremberg pour le Rwanda ?*, Paris, Calmann-Lévy, 2006; Jean Chatain, *Paysage après le génocide*, Montreuil, Le Temps des cerises, 2007; Patrick de Saint-Exupéry, *Complices de l'inavouable. La France au Rwanda* [2004], Paris, Les Arènes, 2009.

⁶ Les ouvrages seraient trop nombreux pour les citer ici de manière exhaustive; évoquons en particulier les témoignages de Yolande Mukagasana, Esther Mujawayo, Berthe Kayiteshi, Révérien Rurangwa, Vénuste Kayimahe, Élise Rida Musomandera, etc.

⁷ Ceux de Gil Courtemanche, Boubacar Boris Diop, Koulsky Lamko, Tierno Moné-nembo, Véronique Tadjo, Jean-Luc Raharimanana, Abdourahman Waberi...

⁸ Hélène Dumas, *Le Génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'univers historique, 2014; Hélène Dumas, Stéphane Audouin-Rouzeau (coord.), « Le génocide des Tutsis rwandais, vingt ans après », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, n° 122, 2014/2.

⁹ Cf. Jean-François Dupaquier, *Politiques, militaires et mercenaires français au Rwanda. Chronique d'une désinformation*, Paris, Karthala, 2014; Benoit Collombat, David Servenay, « Au nom de la France ». *Guerres secrètes au Rwanda*, Paris, La Découverte, 2014. Ces deux ouvrages avaient été précédés en 2012 par l'enquête-témoignage de Laure de Vulpian et Thierry Prunghaud, *Silence Turquoise. Rwanda 1992-1994. Responsabilités de l'État français dans le génocide des Tutsi*, Paris, Don Quichotte, 2012.

¹⁰ Charlotte Lacoste (coord.), « Génocide des Tutsi au Rwanda : un négationnisme français », *Cités*, n° 57, 2014/1; José Kagabo, Juliette Simont, Patrick Nsengimana *et al.*, « Le génocide des Tutsi 1994-2014. Quelle histoire ? Quelle mémoire ? », *Les Temps modernes*, n° 680-681, octobre-novembre 2014.

¹¹ Jean Hatzfeld a fait paraître cette année-là *Englebert des collines* suivi en 2015, également chez Gallimard, par *Un papa de sang*.

¹² Les productions cinématographiques étant très nombreuses, nous nous contentons d'énumérer ici quelques-unes des plus marquantes (indépendamment des controverses que

et au théâtre¹³ qu'à la photographie¹⁴ ou aux arts graphiques et plastiques¹⁵.

Il s'agissait donc de revenir aux relations complexes et risquées qui se sont nouées et se nouent aujourd'hui encore entre « le réel et les récits¹⁶ », les discours et les images, de même qu'il convenait d'interroger l'inévitable constitution du génocide en « sujet de fiction¹⁷ » tout comme en « sujet académique », d'interpréter l'évolution des « langages de la mémoire¹⁸ » tels qu'ils se développent en Afrique et en Occident, et de saisir l'ensemble des données (politiques, juridiques, éthiques) qui pèsent sur les processus de mémorialisation, au Rwanda comme ailleurs¹⁹. Les

certaines d'entre-elles ont pu susciter) : en documentaire, *Begin Began Begun* (2005) de Sarah Vanagt, *Rwanda, les collines parlent* (2005) de Bernard Bellefroid, *Kigali, des images contre un massacre* (2006) de Jean-Christophe Klotz, *D'Arusha à Arusha* (2008) de Christophe Gargot, *Mon voisin mon tueur* (2009) d'Anne Aghion, *Au nom du Père, de tous, du ciel* (2010) de Marie-Violaine Brincard, *Bruxelles-Kigali* (2011) de Marie-France Collard, *Sonatubes-Nyanza* (2012) d'Arnaud Sauli, *À mots couverts* (2014) de Violaine Baraduc et Alexandre Westphal; en fiction, *Hotel Rwanda* (2003) de Terry George, *Shooting Dogs* (2005) de Michael Caton-Jones, *Sometimes in April* (2005) de Raoul Peck, *Opération Turquoise* (2007) d'Alain Tasma, *Munyurangabo* (2008) de Lee Isaac Chung, *Le Jour où Dieu est parti en voyage* (2009) de Philippe Van Leeuw, *Matière grise* (2011) de Kivu Ruhorahoza.

¹³ *Rwanda 94* du Groupov, spectacle total et intégrant le témoignage, a été le plus marquant. Citons également *Méfiez-vous de la pierre à barbe* (1999) d'Ahmed Madani, *Igishanga* (2002) d'Isabelle Lafon, *Hate Radio* (2011) de Milo Rau, le cycle de performances *Soulographie: Our Genocides* (2011) d'Erik Ehn, ou encore le spectacle de rue *Hagati Yacu* (2014) de la compagnie Uz et Coutumes, très active en France comme au Rwanda. Ce sont là quelques exemples parmi d'autres.

¹⁴ Mentionnons en particulier, en photoreportage: les ouvrages de Christophe Calais, auteur d'une trilogie photographique sur le génocide des Tutsi et ses suites (*Le Cri des morts, le silence des vivants*, 1998; *Rwanda, le pays hanté*, 2006; *Un destin rwandais*, 2014), de Gilles Peress (*The Silence*, 1995), de Jonathan Torgovnik (*Intended Consequences*, 2009) ou de Pieter Hugo (*Rwanda 2004: Vestiges of a Genocide*, 2011); mais aussi les œuvres singulières de Jean-Luc Cramatte (*Par-dessus l'épaule de Théodore*, 2005), d'Alexis Cordesse (*Itsembatsemba*, 1996; *L'Aveu*, 2004; *Absences*, 2013) ou de Dominique Robin (*Inzu*, 2010).

¹⁵ Nous pensons ici essentiellement aux installations d'Alfredo Jaar et de Bruce Clarke, ainsi qu'à plusieurs bandes dessinées telles que *Déogratias* (2000) de Jean-Philippe Stassen, *Rwanda 1994* (2008) de Cécile Grenier, Alain Austini et Pat Masioni, *Turquoise* (2010) d'Olivier Debomy et Frédéric Bramanti ou encore *La Fantaisie des Dieux: Rwanda 1994* (2014) d'Hyppolite et Patrick de Saint-Exupéry.

¹⁶ Catherine Coquio, *Rwanda, le réel et les récits*, Paris, Belin, coll. Littérature et politique, 2004.

¹⁷ Josias Semujanga, *Le Génocide, sujet de fiction? Analyse des récits du massacre des Tutsi dans la littérature africaine*, Montréal, Nota Bene, 2008; Virginie Brinker, *La Transmission littéraire et cinématographique du génocide des Tutsi au Rwanda*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

¹⁸ Pierre Halen et Jacques Walter (éd.), *Les Langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*, Metz, Université Paul Verlaine, Centre de recherches Écritures, coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, 2007.

¹⁹ Voir sur ce point: Yves Ternon, Assumpta Mugiraneza, Georges Benssoussan (coord.), « Rwanda, quinze ans après. Penser et écrire l'histoire du génocide des Tutsi du Rwanda », *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 190, janvier-juin 2009.

récits du génocide, fictionnels, historiques ou testimoniaux requièrent, malgré leurs différences de penser, la création d'un *espace mémoriel*. Paul Ricoeur a bien montré, à la suite de Michel Foucault, que non seulement l'histoire fonde des récits, mais que la narration s'élabore dans un enchevêtrement complexe de fictionnalisation de l'histoire et d'historicisation de la fiction²⁰. Aussi importait-il d'identifier la nature des mémoires fabriquées par ces récits, et les prises de position qui motivent ces espaces de création mémorielle. À quel *réel* le témoin, l'auteur, le cinéaste, le photographe, le récepteur font-ils face? Il est par exemple frappant d'observer la nécessité pour certains auteurs, non seulement de narrer l'événement du génocide, mais de le réinscrire dans l'histoire du Rwanda depuis la fin des années 1950 afin de témoigner d'une disparition inéluctable du corps tutsi, comme si sa mort était déjà préfigurée depuis longtemps. Il est tout aussi saisissant de voir la nécessité, pour les cinéastes occidentaux, de réinscrire leurs récits fictionnels dans l'espace où s'est déroulé le génocide, filmant sur les lieux des massacres, avec de nombreux figurants rescapés ou bourreaux; configuration insolite, peut-être discutable, qui crée une collusion entre différentes temporalités, à la lisière de l'histoire, de la mémoire et de la fiction. Images « malgré tout²¹ », pour reprendre l'expression de Georges Didi-Huberman, mais à quel prix et à quels risques?

Il convenait cependant de replacer ces problématiques dans le cadre des productions et des manières de voir rwandaises qui, trop souvent, ont tendance à être laissées à la périphérie des débats qui se tiennent hors du Rwanda. Que disent les écrits ou les films, conçus originellement à l'intention d'un public occidental, aux rescapés qui ont leurs propres récits et images de l'horreur? Inversement, quelles propositions les auteurs, chercheurs et artistes rwandais, à présent de deux générations, font-ils pour transmettre l'histoire du génocide, à l'intersection des mémoires individuelles et collectives? Dans quelle(s) mesure(s) ces propositions s'inscrivent-elles dans (ou contre) les réalités anthropologiques, sociales et politiques du Rwanda de l'après-génocide, et que disent-elles du « monde » d'aujourd'hui et de demain quant à la gestion de l'héritage génocidaire tout comme aux formes de sa possible résurgence?

La densité de ces réflexions a abouti à l'organisation d'un colloque transdisciplinaire, qui s'est tenu à Paris entre les 13 et 15 novembre 2014, colloque auquel ont participé plus d'une cinquantaine d'intervenants

²⁰ Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

²¹ Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Paradoxe, 2003.

– universitaires, journalistes, témoins, artistes, etc. – et auquel fut associé un cycle de projections/débats et une représentation de *La Cantate de Biseseero*, extraite de l'objet scénique du Groupov, *Rwanda 94*. Tel que nous l'avons pensé, cet événement fédérateur et ambitieux se donnait pour objectif de proposer un état présent de la critique et des savoirs sur le génocide contre les Tutsi et son « après », mais aussi de livrer une réflexion commune sur l'avenir tel que le dessinent ces perspectives d'historicisation et de transmission, à l'échelle rwandaise autant que mondiale, dans une conjoncture politique et culturelle mouvante où la violence (guerrière, raciale, politique, symbolique) n'a pas disparu, loin s'en faut. C'est ce double objectif qui a encore guidé le rassemblement des textes pour le présent volume, qui reprend en grande partie l'ossature et les communications du colloque tout en s'enrichissant d'autres contributions qu'il nous semblait judicieux d'inclure, en raison de la pertinence des éclairages et/ou des méthodes proposés.

L'ouvrage se scinde en quatre grandes parties. La toute première s'intitule « Le crime de génocide : quels récits ? Mémoire, justice, politique ». Le colloque s'était ouvert par une demi-journée entièrement consacrée aux enjeux historiographiques, animée par plusieurs historiens spécialistes du Rwanda ou de l'Afrique des Grands Lacs²² qui ont pu témoigner des avancées récentes (et conséquentes) de la recherche. Cette dimension était à nos yeux primordiale, et si nous avons dû finalement – bien malgré nous – renoncer à l'inclure spécifiquement dans le présent volume, nous souhaitons vivement qu'elle fasse prochainement l'objet d'un travail approfondi²³. Pour autant, les questionnements historiographiques innervent l'ensemble des contributions proposées dans la première partie de l'ouvrage, où s'engage une réflexion conjointe sur les modes d'écriture et de transmission de l'histoire à partir de nouveaux objets d'étude. Violaine Baraduc évoque, en parallèle de sa thèse de doctorat actuellement en cours d'écriture et du film qu'elle a coréalisé avec Alexandre Wesphal, les « pratiques féminines de violence » à partir de l'exemple des détenues de la prison de Ngoma. Son article permet de mettre en

²² Sont notamment intervenus Marcel Kabanda (« Un état des lieux historiographiques : bilan, enjeux, problèmes »), Jean-Pierre Chrétien (« Les sources orales dans l'histoire du temps présent : l'expérience du Burundi et du Rwanda »), Jean-Paul Kimonyio (« Un objet volant non identifié. Les réfugiés rwandais d'avant 1994 ») et Hélène Dumas (« L'expérience de la catastrophe : parole, corps et géographie du génocide des Tutsi »). Ces communications ont été filmées et sont en partie accessibles en ligne : https://www.canal-u.tv/producteurs/chcsc/colloque_international.

²³ Signalons d'ailleurs, à ce sujet, l'état des lieux établi par François Robinet dans l'ouvrage dirigé par Virginie Brinker (éd.), *Enseigner le génocide des Tutsi en France de la fin du collège à l'université*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2017.

lumière, notamment grâce à l'analyse linguistique, la participation des femmes aux dynamiques meurtrières. Rémi Korman s'interroge pour sa part sur les mémoriaux du génocide comme lieux de transmission de l'histoire. Tout en démontrant qu'ils s'inscrivent dans une « logique de deuil », l'auteur discute le concept de « preuve » qui leur est souvent rattaché, proposant ainsi de renouveler significativement la représentation « classique » qui en est faite. Virginie Brinker envisage la question de la transmission du point de vue occidental, à partir d'une étude des manuels d'histoire et des pratiques d'enseignement du génocide des Tutsi en France – un chantier que mène actuellement la chercheuse, et qui a fait en outre l'objet d'un récent ouvrage collectif²⁴.

Un deuxième chapitre, à l'articulation de l'histoire, de la justice et du politique, offre une synthèse du travail de justice dans une perspective comparée et internationale, avec la contribution de Géraud de la Pradelle, et deux études de cas circonstanciées, menées par Ornella Rovetta, sur les témoignages d'experts au TPIR, et par Jean-Pierre Dusingizemungu, sur le difficile vécu du processus *Gacaca* par les rescapés du génocide. L'article d'Ornella Rovetta aborde en particulier la question de « l'expertise historique » et de « l'apport documentaire » des témoins à partir du procès de Jean-Paul Akayesu, où fut sollicitée comme témoin-expert l'historienne Alison Des Forges. Celui de Jean-Pierre Dusingizemungu permet de replacer les juridictions *Gacaca* dans leur contexte de création, mais aussi d'évoquer leur accueil par les organisations de rescapés, illustré à partir de quelques exemples au singulier.

Le volet judiciaire se prolonge dans un troisième chapitre, spécifiquement consacré à la question des « responsabilités françaises ». Nous avions souhaité que cette question, au regard de ses échos politiques et idéologiques particulièrement vifs, au regard aussi des dénégations régulièrement proférées par les militaires et politiques français, occupe – de manière symbolique – la conclusion de la première journée du colloque. Les prises de parole dans le cadre d'une table-ronde ont alors fait émerger des positions antagonistes sur les modalités d'approche de l'événement et sur les rythmes d'écriture de l'histoire, particulièrement lorsque les faits engagent directement les responsabilités françaises. Trois articles permettent de rouvrir ce brûlant dossier. Le texte de Catherine Coquio, « Guerre coloniale française et génocide au Rwanda : l'implication de l'État français et sa négation », revient ainsi aux origines des complicités, en montrant notamment comment la « doctrine militaire coloniale » fut appliquée au contexte rwandais. Cette contribution est

²⁴ Voir note précédente.

aussi l'occasion de rappeler quelques temps forts des actions menées par la Commission d'enquête citoyenne de 2004, dans laquelle s'est particulièrement investie l'auteure. Le texte de Gabriel Périès interroge ensuite, à partir du cas rwandais, le « fonctionnement de l'État français en situation de crise ». Dans une perspective comparée avec les contextes algérien et argentin, il analyse la mise en place de « hiérarchies parallèles » qui ont conduit à un processus de contrôle de la population, déterminant pour la mise en œuvre effective du génocide. Enfin, l'article de François Robinet se focalise sur une période qui n'a sans doute pas encore suffisamment attiré l'attention des chercheurs : celle allant du 15 avril (fin de l'opération Amaryllis) au 21 juin 1994 (début de l'opération Turquoise). À partir d'un corpus notamment composé d'articles de presse et de journaux télévisés, l'historien entend démontrer que cette période, loin d'être transitoire, a constitué un « moment charnière » pour les autorités françaises qui, sous le feu nourri de la critique, ont alors élaboré une « stratégie de communication offensive valorisant le rôle de la France », stratégie dont l'aboutissement fut le lancement de l'opération Turquoise.

La deuxième partie de l'ouvrage revient sur les enjeux historiques et politiques abordés dans ces trois premiers chapitres ; elle les envisage cette fois-ci à travers le filtre des représentations médiatiques et artistiques. Centré sur « les récits médiatiques et leurs rôles dans la construction de l'événement », le quatrième chapitre aborde aussi bien la médiatisation du génocide au moment de son accomplissement que la manière dont les médias ont pris en charge sa mémoire après 1994, en Occident comme au Rwanda. Le texte de Linda Melvern s'attache ainsi à traquer les rhétoriques négationnistes et leurs relais par le biais de productions journalistiques récentes, comme le reportage de Jane Corbin, *Rwanda's Untold Story* (2014), dont elle décrypte les partis pris et leurs implications politiques et négationnistes. François Robinet explique pour sa part comment les médias français se sont emparés de la mémoire du génocide des Tutsi dès ses lendemains. Selon une perspective diachronique, il analyse un corpus télévisuel étalé sur vingt années, entre septembre 1994 et septembre 2014, dont il s'emploie à interroger la « valeur testimoniale, documentaire et mémorielle ». La contribution de Jean-Philippe Ceppi offre, à sa suite, un témoignage précieux : celui d'un journaliste qui, après avoir été parmi les premiers à couvrir le génocide en 1994 pour le quotidien *Libération*, a été appelé à la barre de la Haute-Cour de Francfort dans le cadre d'un procès pour génocide. À partir de son expérience singulière, c'est le rôle et l'éthique du journaliste d'investigation que l'auteur soumet à une interrogation franche. L'article de Marie-Soleil Frère clôt ce chapitre par un retour au Rwanda, où elle étudie

les « multiples facettes du système médiatique post-génocide », système sur lequel pèsent un lourd passé traumatique autant que les « contradictions et les ambiguïtés » du régime actuel.

« Photographier, filmer le Rwanda : quels enjeux ? » Tel est le titre du cinquième chapitre, où s'opère un déplacement des problématiques liées aux images, de l'espace médiatique vers les processus créatifs. Les trois premières contributions abordent plus spécifiquement les représentations photographiques. Nathan Réra revient tout d'abord, dans le prolongement de sa thèse de doctorat, sur les mutations de la photographie après le génocide. Si de nombreux reporters se sont détachés des formes et du langage propres aux médias, l'auteur replace cette métamorphose dans la stratégie de légitimation culturelle du photoreportage et interroge ses effets historiques, politiques et esthétiques. Il pointe notamment les contresens qui continuent d'être relayés au sujet du génocide des Tutsi, souvent perçu par le prisme déformant de la catastrophe du choléra au Zaïre. Les deux témoignages qui suivent rendent compte de parcours photographiques inscrits dans le temps long. Christophe Calais ne cesse, depuis vingt ans, de revenir au Rwanda pour y enregistrer les mutations post-génocide ; il retrace les principales étapes de son travail, et revient notamment sur la genèse de ses trois ouvrages consacrés au génocide des Tutsi et à ses suites. Alexis Cordesse relate pour sa part le cheminement qui le poussa à réaliser, entre 1996 et 2014, un triptyque photographique sur le génocide des Tutsi, en choisissant à chaque fois des dispositifs de présentation singuliers.

La deuxième partie de ce chapitre se concentre sur les œuvres de quelques cinéastes dont les films ont été projetés en amont du colloque : *Sometimes in April* de Raoul Peck fait l'objet d'une analyse circonstanciée par Frédérique Berthet, à partir des notions de témoignage, de déplacement et de survivance ; en revenant sur l'expérience de son film *Matière grise*, Kivu Ruhorahoza expose sur les difficultés à pratiquer un cinéma en toute liberté au Rwanda, dans un contexte politique et mémoriel sensible ; Marie-Violaine Brincard raconte brièvement la fabrication d'*Au nom du Père, de tous, du ciel* avant qu'Alexandre Dauge-Roth n'en livre une étude, qui s'attache au rythme des images et des récits ainsi qu'au dispositif de recueil de la parole des témoins ; Alexandre Westphal explique les spécificités du travail d'écriture, d'enquête et de réalisation mené aux côtés de Violaine Baraduc pour *À mots couverts* ; sont également retranscrits les échanges avec Philippe Van Leeuw, après la projection de son film *Le Jour où Dieu est parti en voyage*, qui permettent non seulement de réfléchir à l'articulation entre le réel et l'imaginaire et sur la question du langage, mais aussi de revenir sur les enjeux propres à la narration et à la mise en scène, sur les lieux mêmes du génocide et avec

des acteurs qui l'ont vécu. Dans un texte plus transversal, Alexandre Dauge-Roth revient sur différentes démarches cinématographiques qui cherchent à faire entrer le génocide « dans le cadre » de l'objectif et de l'écran. Une analyse comparée de *Kinyarwanda* (2011) d'Alrick Brown et de *Matière grise* de Kivu Ruhorahoza met en évidence la prévalence de différents « moules narratifs et images iconiques » que la filmographie récente – que ce soit du côté occidental ou du côté rwandais – cherche à questionner pour s'en affranchir avec plus ou moins de succès, en proposant des innovations formelles et des modes de composition non linéaires.

La troisième partie de l'ouvrage prolonge les questionnements sur la représentation artistique du génocide en analysant les productions littéraires et théâtrales, mais aussi les récits testimoniaux, avec pour dénominateur commun la question du « partage des mémoires ». Un premier volet revient, par le biais de trois contributions, sur la transmission du témoignage. Nous avons souhaité publier ici un extrait de l'ouvrage²⁵ de Berthe Kayitesi, que nous avons invitée au colloque mais qui n'a pu s'y rendre, et dont le décès brutal, survenu moins d'un an après celui-ci, nous a profondément bouleversés. L'extrait, choisi et présenté par Catherine Coquio, nous est apparu essentiel car il témoigne de toutes les difficultés que rencontrent les rescapés pour endosser le costume du témoin, en particulier dans les « sociétés d'accueil ». Fait suite à ce texte un article de Laure Coret, qui interroge les « figures du témoignaire » et les risques du témoignage à partir de quelques exemples précis, revenant en l'occurrence sur les textes d'Esther Mujawayo, d'Élise Rida Musomandera, mais aussi sur le travail de Berthe Kayitesi. Josias Semujanga referme ce sixième chapitre par une réflexion sur le roman controversé de Gilbert Gatore, *Le Passé devant soi*, qui évacue de manière problématique son « statut de témoignage du génocide ». Il décrypte les raisons du « malaise » suscité par le récit qui, camouflé sous ses « prouesses narratives », en vient à frayer de manière ambiguë avec les discours négationnistes.

Un second volet interroge les fictions littéraires à l'ère de la « mémoire mondiale et postcoloniale ». Jean-Pierre Karegeye traite le génocide des Tutsi selon un angle relativement inédit, celui de son rapport à la critique africaine contemporaine. Catherine Coquio aborde certaines formes de la postmémoire internationale et pose la question d'une « littérature de la honte », à propos des ouvrages du romancier suisse Lukas Bärfuss et de l'essayiste polonais Wojciech Tochman. Le dramaturge et poète

²⁵ Berthe Kayitesi, *Demain ma vie. Enfants chefs de famille dans le Rwanda d'après*, Paris, Éditions Laurence Teper, 2009.

Koulsy Lamko ainsi que l'artiste plasticien Bruce Clarke évoquent à la suite près de deux décennies d'engagement au Rwanda, pour la préservation de la mémoire du génocide, à partir d'expressions artistiques très diverses. Lamko aborde le rôle de « la médiation artistique dans les processus de deuil », à partir de sa propre trajectoire au Rwanda, du projet de Fest' Africa, « Rwanda, écrire par devoir de mémoire », à la fondation du Centre universitaire des arts de Butare. Bruce Clarke, qui s'est aussi impliqué dans le projet de Fest' Africa, propose une analyse rétrospective de son parcours, en revenant en particulier sur la création du Jardin de la Mémoire à Kigali et sur le projet « Les Hommes debout » (2014).

Un troisième volet polyphonique propose des retours sur quelques expériences théâtrales rwandaises, françaises et internationales. Armelle Talbot explore la riche production de la scène francophone occidentale et sa diversité d'écritures et d'inspirations, tandis qu'Elizabeth Applegate analyse le théâtre du dramaturge américain Erik Ehn; Ariane Zaytzeff rend compte du projet d'écriture *The Book of Life*, développé par l'artiste rwandaise Odile Gakire Katese dans le cadre de la quinzième commémoration du génocide; Isabelle Lafon évoque son interprétation des témoignages recueillis par Jean Hatzfeld pour son ouvrage *Dans le nu de la vie*; Jacques Delcuvellerie, enfin, revient sur l'expérience monumentale de *Rwanda 94*, en interrogeant la notion de « catharsis » au sujet de la réception tumultueuse de ce spectacle au Rwanda.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage est entièrement tournée vers le Rwanda et vers l'avenir des rescapés, manière de clore notre réflexion commune par un retour aux réalités qui touchent directement les Rwandais – et les survivants en particulier –, vingt ans après le génocide. Marie-Odile Godard envisage l'expérience des *Gacaca* sous l'angle d'un programme de soutien psychologique des rescapés du génocide, dans lequel la psychologue et psychanalyste s'est investie pendant neuf années. C'est ensuite le psychiatre rwandais Naasson Munyandamutsa, l'un des rares à avoir œuvré au Rwanda après le génocide²⁶, qui s'emploie

²⁶ Il a publié de nombreux textes sur la question de la gestion du traumatisme dans l'après-génocide. Outre sa thèse, *La Question du sens et des repères dans le traumatisme psychique*, Genève, Éditions Médecine et Hygiène, 2002, mentionnons : « Rwanda : ces enfants de nulle part, à la recherche de sens et de repères », in M. Sassolas (éd.), *Le Groupe soignant. Des liens et des repères*, Villeurbanne, Érès, 1999; « Blessure invisible, une expérience déroutante », *Humanitaire*, n° 10, 2004, p. 160-167; « Renouer avec les liens générationnels », in J. Furtos et C. Laval (éd.), *La Santé mentale en actes, de la clinique au politique*, Toulouse, Érès, 2005, p. 83-89; « Voulez-vous vraiment que j'y aille à ce douloureux rendez-vous pour la sépulture ? », in M. Gilbert (éd.), *Antigone et le devoir de sépulture*, Genève, Éditions Labor et Fides, 2005, p. 221-225; « Le prix du silence et le temps de la créativité », *Archives suisses de neurologie et psychiatrie*, n° 159, 2008, p. 490-495.

à repenser « les traces du trauma sur le chemin de la création » pour en panser la plaie. L'ouvrage se termine par deux voix qui ont trouvé une résonance déterminante lors de la troisième journée du colloque : d'abord, Esther Mujawayo, rescapée du génocide, psychothérapeute et auteure de deux livres de témoignage²⁷, qui dialogue ici avec Catherine Coquio autour de « l'avenir du témoin » ; ensuite, Naasson Munyandamutsa²⁸, qui reprit la parole après son intervention pour clore ces trois jours intenses par des mots dont lui seul avait le secret ; des mots, prononcés de sa voix douce et apaisante, qui ont illuminé les visages et les cœurs de tous les participants et auditeurs. C'est par ses mots que nous avons souhaité refermer cet ouvrage, manière de lui rendre un dernier hommage, Naasson nous ayant quitté le 2 mars 2016 sans avoir eu l'opportunité de voir la concrétisation de ces actes qu'il aura largement inspirés.

Virginie Brinker
Catherine Coquio
Alexandre Dauge-Roth
Éric Hoppenot
Nathan Réra
François Robinet

PARTIE I

LE CRIME DE GÉNOCIDE : QUELS RÉCITS ? MÉMOIRE, JUSTICE, POLITIQUE

²⁷ Esther Mujawayo et Souâd Belhaddad, *SurVivantes. Rwanda, dix ans après le génocide*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004 ; *La Fleur de Stéphanie. Rwanda entre réconciliation et déni*, Paris, Flammarion, 2006.

²⁸ En sa qualité de fondateur et d'animateur de l'Institut de Recherche et de Dialogue pour la Paix à Kigali, Naasson Munyandamutsa était, en plus de son travail de psychiatre auprès des rescapés, un citoyen qui a toujours su œuvrer pour la reconstruction de son pays et de ses habitants. Pour ces raisons, nous avons jugé qu'il était le mieux placé pour offrir une synthèse au terme du colloque.